



Olivo est homme

L'Argentin, 91^e mondial, élevé au tennis à l'académie Mouratoglou, a réalisé hier face à Tsonga sa plus belle perf en carrière.

DAVID LORiot

C'est un moment unique, même s'il fut coupé en deux. Un succès « deux jours et une nuit », bûché hier en moins de huit minutes, sans annonce, mais qui trace peut-être un sillon. Renzo Olivo a déjà vingt-cinq ans, du poil au menton, mais il a désormais la balise qui lui manquait. « C'est ma plus grande victoire. Contre un joueur de cette catégorie, dans sa maison, avec son public. C'est une victoire très importante pour moi », convenait l'Argentin, qui présentait jusque-là comme gloriole une demi-finale à Hambourg (2016) et un succès contre Tommy Robredo au 2^e tour à Bastad (2014) ! Au salon des joueurs, quand le 91^e joueur mondial en eut fini des mondanités médiatiques, le garçon de Rosario est tombé longtemps dans les bras de son père, comme s'ils s'étaient quittés des années durant.

Cela avait eu lieu effectivement. Mais c'était bien avant, dans la vie du petit Renzo. Il avait douze ans et pleuré toutes les larmes de son corps quand son père l'avait « laissé » sur un parking, devant l'entrée de l'académie Mouratoglou, au fin fond des Yvelines. « Sois tranquille, tu ne dois pas t'inquiéter, papa ne t'abandonne pas », lui avait-il dit avant de monter dans la voiture. Le joueur peine toujours à démêler ce souvenir, ces quatre années passées à 12000 kilomètres de chez lui, tous frais payés par l'académie. « C'était la seule manière pour moi de progresser et de continuer à jouer au tennis car mon père n'avait plus assez d'argent. Sans l'aide de Patrick (Mouratoglou), je ne sais pas si j'aurais continué à jouer. Mais ça a été une expérience difficile. C'était dur mentalement car j'étais tout seul. »

Son enfance française et les gènes familiaux en ont fait un

jeune homme sensible. Hier, Antonio, le papa, ne se grisait pas. « Le premier sentiment, c'est un sentiment de tranquillité, de réconfort. C'est une grande victoire mais maintenant, il faut aller vers de la régularité », estimait le « padre » d'un fiston coaché depuis peu par Javier Nalbandian, le grand frère de David. D'ailleurs, quand il eut achevé Tsonga, le Manceau, d'un coup droit décroisé, Renzo ne dansa pas. Il poussa un cri, prit son sac et alla signer la caméra d'un « Fuerza Belen » (« Sois forte Belen »), en hommage à une jeune Argentine de vingt-cinq ans, gravement malade, fan de Renzo, qui ne la connaît pas, mais dont l'histoire l'a ému et à qui il a envoyé une vidéo pour lui donner la force de grappiller encore quelques jours de vie. « Elle sait qu'elle va mourir. Quand on rentrera à Rosario, on ira lui rendre visite », promet le papa, heureux et fier de la grande journée de son fiston hier.